

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis BROQUET

Réflexion sur une réflexion qu'a suscitée le 150<sup>e</sup>  
anniversaire d'un grand homme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 19, p. 180-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Réflexions sur une réflexion

qu'a suscitée le 150<sup>me</sup> anniversaire d'un grand homme

Un vrai grand homme est un phénomène assez rare pour légitimer ce qu'il y a de conventionnel dans le centenaire de sa naissance ou de sa mort, et c'est bien d'entretenir l'admiration pour qui la mérite. L'an 1921 sera fertile en centenaires marquants : Dante est mort en 1321, le Bienheureux Canisius en 1521 ; Joseph de Maistre est mort en 1821, et Napoléon la même année ; sans compter qu'on découvrira certainement quelque Hégéssippe Simon plus ou moins hypothétique, pour satisfaire l'appétit d'exclamation d'une petite ville ou d'une coterie. Il convient de se souvenir de Dante ; les *Echos* lui réservent une place d'honneur en lui consacrant une étude qui commence dans ce N°. J'aimerais parler longuement de Joseph de Maistre ; le manque de place me fait remettre à plus tard quelques notes à son sujet. Le Bienheureux Canisius trouvera sans doute un panégyriste pour nos lecteurs ; quant à Napoléon, cela n'est pas sûr. C'est d'un autre anniversaire que je voudrais les entretenir — un peu tard — et qui m'inspirera les quelques réflexions suivantes, qu'on jugera comme on voudra.

Le 16 décembre dernier, les musiciens ont commémoré avec une harmonie rare dans le monde de l'harmonie, la naissance de Beethoven. Ce n'était pas un centenaire, mais un cent-cinquantenaire ; et dans six ans on recommencera à propos du centenaire de sa mort : lui, du moins est digne de tous ces frais d'admiration périodique et conventionnelle. Il est vrai que c'est l'honorer davantage et avec plus de profit pour nous, que de procurer, par l'audition de ses œuvres, un aliment de choix au commun des mortels, que nourrissent les soucis et les mesquineries — politiques ou domestiques — bien plus que l'idéal et la vraie joie chantée par ce sourd malheureux et sublime. A cet égard, les distributeurs de musique méritent un bon

point ; ils distribuent du Beethoven avec amour, ou du moins avec abondance. Partout, sans que personne s'en fatigue, les symphonies reviennent sur l'affiche. La 9<sup>me</sup> elle-même et la Messe en ré trouvent de plus en plus des ensembles capables de les rendre parfaitement. Tous les solistes jouent ses concertos. Ajoutez-y que l'inévitable Pathétique fait toujours, malgré Lenz, s'exclamer « ces dames » quand s'y escrime le collégien ou la pensionnaire en vacances. Mais oui, Beethoven est le dieu ; il est partout et en tout lieu. Comme tous les dieux, il a ses dévots qui l'adorent en l'écorchant, très innocemment, sans trop s'en douter. Ce culte universel absorbant le snobisme, la mode, l'ignorance aussi bien que la conviction la mieux raisonnée et l'admiration la plus éclairée, témoigne d'une toute-puissance inébranlable. L'amoncellement des années augmente indéfiniment le nombre des fidèles de cet art beethovénien fort, solide, intelligent, humain, immortel <sup>(1)</sup>.

Il est entendu que les Beethovens ne se font pas à foison dans le cours des siècles. Mais la raison qu'il est le grand ancêtre ne motive pas le mépris pour ceux de ses neveux qui ne nagent pas aveuglément dans les mêmes eaux ni ne justifie contre eux la répétition du procédé employé à son égard par quelques-uns de ses contemporains.

Une honorable revue musicale de la Suisse allemande accueillait dernièrement un grief formulé par un critique étranger contre le modernisme musical, et mesurant le déplorable chemin — si déplorable ?.. parcouru depuis Beethoven jusqu'à nos jours, s'attaquait, non point comme on pourrait le supposer quand il s'agit de modernisme, à un Stravinsky ou à un Satie ; non point à une conception esthétique qui en vaille la peine, puisque Beethoven sert de terme de comparaison ; mais qui se lamentait

1) Toute règle ayant ses exceptions, l'universalité de ce culte n'est pas si absolue que le dieu ne soit parfois blasphémé. Un des critiques musicaux de la « Nouvelle Revue française » (1er février 1921) va jusqu'à trouver « énormément comique » la Messe en ré. A vrai dire, « il est vain de s'expliquer sur le comique », ajoute-t-il. Peut-être alors ne saisit-on pas bien sa pensée. Mais si les mots ont un sens déterminé, on peut en conclure qu'à l'instar de tous les dieux, Beethoven ne manque même pas de mécréants.

sur l'écriture de Debussy, « abominable à lire et Dieu sait à entendre ! » Je comprends que des collégiens puissent se demander si par hasard la Cathédrale engloutie ne serait pas une mystification (nous en avons fait l'expérience, le mois dernier, où l'indifférence polie que nos étudiants ont témoignée pour Debussy était tout ce qu'on pouvait attendre d'eux.) Mais il semble que des gens avertis devraient être meilleurs juges. On peut ne pas aimer Debussy, et abominer l'impressionnisme ; on peut lui reprocher sa brusque rupture avec la tradition ; on peut regretter qu'il sacrifie trop la mélodie au timbre, à la couleur, à l'harmonie ; ou même, si l'on y tient, observer philosophiquement qu'il lui arrive de faire du moyen une fin. Qu'on lui fasse donc un grief fondé sur des raisons sérieuses, si l'on en a. Dans tous les arts, il se trouve des critiques incapables d'envisager autre chose que le détail et de s'élever jusqu'à la conception esthétique elle-même. Une pièce de vers ne sera pas de la poésie si le singulier rime au pluriel ; une œuvre musicale sera impossible si deux quintes se suivent. A l'école, tant qu'on voudra. Et Debussy, qui avait été à l'école, qui remporta même le prix de Rome comme un bon écolier, était capable comme tout le monde, d'écrire patement des devoirs d'école. Si c'est la peine d'avoir du génie pour rester éternellement Prix de Rome ! Il fit mieux et devint lui ; il se fit une écriture si génialement personnelle, qu'on ne doit pas s'étonner de le voir attaqué précisément pour un si exceptionnel mérite. L'écriture de Debussy n'est pas « abominable » mais simplement admirable. C'est mon humble avis, que je crois prudent d'appuyer de la petite citation suivante. Je la tire du N° de juin 1918 des « Tablettes » de la *Schola cantorum*, institution qu'on ne taxera pas d'esprit anti-traditionnel : «...Debussy restera un bienfaiteur par deux apports féconds qui ne périront pas avec lui. Nous voulons parler de l'enrichissement de l'harmonie, à laquelle il fit faire sans contredit, des pas de géant. (L'autre grande création de Debussy a été de sa manière toute nouvelle de comprendre la musique au théâtre. »)

Combien ces petites querelles rappellent l'indignation des critiques de Beethoven, à l'ouïe du bénin accord de

septième par quoi débute la 1<sup>re</sup> Symphonie, et leurs déclarations que la 9<sup>me</sup> était inexécutable !

Cela ne ressemble-t-il pas aussi — j'y reviens — au scandale où se complaisent irréductiblement ceux qu'une prosodie inconnue de Boileau pousse à méconnaître la valeur de très grands poètes, lesquels jugent les lois de l'art supérieures aux règles de la versification ? L'imitation des formules est bonne pour les écoliers. Il est nécessaire d'avoir imité quelqu'un pour être original. Mais pourquoi voudrait-on qu'à perpétuité

Sur le Racine mort le Campistron pullule ?

Chne Louis BROQUET.